

LE QUOTIDIEN

DE ROUBAIX-TOURCOING

85, Rue des Ursulines

BUREAUX — LILLE, 15, RUE D'ANGLETERRE, 15, LILLE. — TÉLÉPHONE : 672 (POUR PARIS : 5, rue Bayard)

CHEZ MÉNÉLICK

LE CHEMIN DE FER FRANÇAIS

C'est encore d'une question de chemin de fer, question fort intéressante pour la France, que nous voulons entretenir le lecteur :

Il s'agit des voies ferrées d'Éthiopie, quel empereur Ménéllick avait condescendé, il y a tout juste dix ans, à MM. Ilg et Chefnax, et dont le premier tronçon de 310 kilomètres, entre le port français de Djibouti et Dire-Daoua, au sud du plateau de Harrar, a été ouvert au trafic depuis deux ans. Le second tronçon de Harrar à Addis-Ababa est à construire et le sera... Dieu sait quand.

Depuis quelques semaines, les grands journaux anglais, toujours à l'infatigable hauteur qui intéresse l'infatigable et le commerce de la Grande-Bretagne, ont consacré de très longues études à ce chemin de fer et examiné les raisons de la brusque interruption des travaux.

Au moment de la concession faite à M. Chefnax, ingénieur français, et à M. Ilg, d'origine suisse, investis alors l'un et l'autre de toute la confiance du Négus, l'empereur abyssin était plein de bienveillance pour la France, qui lui avait alors facilité les armements nécessaires pour lui permettre de battre les Italiens à Adoua et pour assurer ainsi la plus complète indépendance de son empire.

La « Civiltà cattolica » publie un article en quel on étudie une grande importance. L'auteur invite les catholiques italiens à s'organiser, non en un parti politique proprement dit, impossible tant que le « non expedit » subsiste, mais sur le terrain social, en s'occupant de fait du gouvernement.

LA GUERRE. — Des dépêches anglaises, toutes concordantes, ont dans un important Conseil présidé, hier soir, par Nicolas II, il a été décidé :

De continuer la guerre, de renforcer de 200 000 hommes l'armée de Konopetkine, d'engager le défilé de Transalberian, et de rappeler la flotte du Nord-Océan.

Une dépêche de Tokio dit que le transfert des troupes et des batteries de Port-Arthur est terminé et que le nombre total des prisonniers est de 48 000, y compris les malades et les blessés.

La garnison russe est sortie, hier soir, de Port-Arthur. Les troupes japonaises faisaient la haie et rendaient les honneurs militaires au passage des principaux officiers.

On dément le bruit répandu par le « New-York Herald » disant que le navire amiral Rodjostvenski a touché un écueil et a coulé.

Des dépêches de Chefoo assurent que le siège de Port-Arthur a coûté 80 000 hommes aux Japonais.

Le général Nogi et le général Stessel ont enjoint d'un long entretien dans le village de Tankei.

Le général Stessel a donné ses ordres de retourner en Russie par Nagasaki.

ETRANGER. — Les élections générales en Hongrie se feront du 25 janvier au 4 février. La nouvelle Chambre se réunira le 15 février.

L'état de santé du ministre italien Tittoni qui avait inspiré, hier, de vives inquiétudes, s'est beaucoup amélioré. Tout danger paraît conjuré.

Le Parlement de Roumanie est dissous. Les élections générales se feront du 1^{er} au 11 février. La nouvelle Chambre se réunira le 23 février.

L'annexion de la Belgique est votée à New-York qu'il faudra, dit-on, toute une semaine à 48 600 hommes avec 5 000 barriques pour l'anlever et rendre la ville à la circulation.

C'est alors qu'à très habilement les diplomates anglais firent entendre à Ménéllick qu'il ne pouvait pas avoir combattu à Adoua et repoussé le protocole italien pour tomber, presque aussitôt, sous la tutelle de la France.

Pendant ce temps, en France, on commettait l'inconcevable imprudence de dire et même d'imprimer dans les journaux les plus graves, que l'Abyssinie, grâce au chemin de fer français qui allait la silloner, deviendrait en peu de temps une sorte de riche colonie dont tous les bénéfices nous seraient assurés... Et comme, dans le même temps, les capitaux nécessaires à l'entreprise venaient à épuisement, la Compagnie concessionnaire, après le refus du gouvernement français, fit appel au crédit étranger.

Un groupe de capitalistes anglais réunit en quelques heures tous les millions nécessaires.

Seulement ces Anglais mirent à leur concours la condition que la seconde section du chemin de fer de Harrar à Addis-Ababa serait sous leur contrôle financier. C'était la main mise sur une importante portion de l'entreprise.

Au printemps de 1902, le gouvernement de M. Waldeck-Rousseau, faisant trêve un instant à ses fureurs antireligieuses et à sa frénésie de laïcisation à outrance, et se rendant compte enfin de la maladresse qu'il avait commise en refusant à la Compagnie l'assistance financière qu'elle avait sollicitée, se décida à l'accorder.

Les capitaux anglais furent remboursés. Mais il était trop tard. Ménéllick et ses conseillers restèrent déçants. Et comme pour les nouveaux traités on avait négligé de les consulter, la ratification nécessaire fut refusée. De telle sorte que la section de Harrar à Addis-Ababa demeura encore aujourd'hui à l'état de projet.

Ménéllick ne veut plus d'un chemin de fer qui serait exclusivement français. Il l'accepterait volontiers, au contraire, n'il avait un caractère international. Il ne veut pas que son empire soit le chef d'œuvre d'une puissance. Après tout, c'est son droit.

Et si la France est frustrée des belles espérances qu'elle avait caressées... à qui la faute ? Il lui arrive, hélas trop souvent de faire des promesses à l'heure de la signature et de ne pas les tenir.

Les Etats-Unis envoient, au moment même, une mission en Abyssinie. L'empereur allemand a ouvert des négociations avec le Négus pour un traité de commerce et fait porter des présents à Ménéllick.

L'Angleterre tient en réserve tous les énormes capitaux qui peuvent être nécessaires à l'établissement de lignes nouvelles à travers tout le pays, et s'il lui faut trouver un port tout voisin de Djibouti pour en faire la tête de ligne d'un réseau nouveau, elle n'hésitera pas à y sacrifier des millions.

Il faut pourtant espérer encore que la France aura sa part dans la formation de la Compagnie internationale qui, tôt ou tard, achèvera les chemins de fer d'Éthiopie. Mais elle doit prendre son parti des conséquences de sa maladresse.

Elle avait la partie belle, très belle en Abyssinie. Elle pouvait y trouver une alliance à la fois solide et fructueuse... Mais depuis six ou sept ans, elle s'est livrée aux « polichinelles » politiques qui ruinent son armée et disloquent ses flottes. Elle ne peut plus compter que sur des gambades...

Est-ce que ce peuple qui passe pour le plus intelligent des peuples du monde ne finira pas par s'en apercevoir ?

A. P.-B.

Le Franc-Maçon, voilà l'ennemi ! Discours prononcé à Lille par R. G. DELAURE, évêque de Périgueux

Discours prononcé à Lille par R. G. DELAURE, évêque de Périgueux. Une brochure de 64 pages. Prix : l'unité, 0 fr. 25, port 0 fr. 05. Remises sur les quantités : 10 exemplaires sont laissés à 1 fr. 25, 50 à 6 fr., 100 à 10 fr., 1 000 à 90 fr. Port en sus. (Une copie de 3 kilos contient 10 exemplaires ; 5 kilos, 100 à 10 kilos, 200 à 1000.)

Gazette

CABOTINS SOCIALISTES

De notre correspondant particulier de Bruxelles :

Je vous ai dit l'extraordinaire projet formé par le choyen Célestin Demblon, député socialiste de Liège. Ayant traduit — Dieu sait comment — Macbeth, il rêva de jouer le héros de Shakespeare. Cette idée lui était venue, nous a-t-on dit, après une séance littéraire au théâtre du Parc, à Bruxelles, où M. Edmond Picard, sénateur socialiste, avait fait exécuter le programme paradoxal que voici :

Un éboulin de la maison avait d'abord conféré sur notre sénateur ; après quoi celui-ci avait joué à lui tout seul un de ses drames : Le Juré. Si Picard monte sur les planches, s'était dit Demblon, pourquoi n'y monterais-je pas à mon tour ?

Cette idée folle fut accueillie avec faveur par de nombreux imprimeurs, avec une joie débordante par le gros public, avec consternation par les amis du député.

Celui-ci, outre son désir d'augmenter sa gloire, désirait surtout faire recette, car il aime la bonne vie, et les propriétés qu'il possède à Liège ne lui suffisent plus. Ses imprimeurs lui proposaient une tournée triomphale et lucrative en Belgique, en France, voire même en Allemagne.

Ces espoirs sont fauchés et ses lauriers coupés... Il parait que la Société La Populaire de Liège, l'organisme qui assure à M. Demblon le triomphe politique, vient de lui interdire le triomphe théâtral.

UN PETIT-FILS DE NAPOLEON I^{er} vient de se révéler à l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux, où il expose sa généalogie.

D'après cette lettre, Napoléon reconnaît son fils, le comte Léon, issu d'une lectrice de la princesse Murat, Éléonore Denuelle de La Plaigne, en lui énonçant par son testament, fait à Sainte-Hélène, le 24 avril 1821, 300 000 francs.

Le fils de Napoléon I^{er} mourut en 1824, laissant un fils, qui est en ce moment représentant de commerce à Paris.

Ce petit-fils authentique, bien qu'illegitime de Napoléon I^{er}, eut même un fils, élève du lycée Saint-Louis, et c'est ce lycéen qui écrit à notre confrère l'Intermédiaire, pour lui faire connaître son origine.

C'est un simple curieux, historique, qu'il peut être intéressant de noter au passage.

LES AUTOS POUR BÉBÉS Il parait que, grâce à l'énergie du préfet de police, les malheureux piétons de la capitale et sans doute aussi ceux de la province viennent d'échapper à de nouvelles causes de danger.

En effet, un industriel avait imaginé de fixer un petit moteur aux voitures d'enfant pouvant donner de trois à six kilomètres à l'heure.

Vous voyez d'ici les conséquences : les pauvres piétons refoulés sur les trottoirs par les gros écraseurs auraient rencontré sur ce dernier suprême refuge les petits écraseurs en biberon.

Fort heureusement, le préfet de police, avisé de cette innovation, a déclaré qu'il interdirait la circulation de ces voitures sur le trottoir et que, les assimilant aux automobiles, il exigerait, pour chacune, un chauffeur muni d'un certificat, une inscription et le port d'un numéro, de lanternes et de tout le reste.

Vous voyez d'ici les conséquences : les pauvres piétons refoulés sur les trottoirs par les gros écraseurs auraient rencontré sur ce dernier suprême refuge les petits écraseurs en biberon.

AU MAROC

Le désastre d'Oudja, dans lequel les troupes du sultan ont entièrement défilé les troupes du Sultan, est dû à la trahison de notre vieil adversaire, Bou-Amama.

Après avoir accepté 40 000 douros de « rachat » et avoir promis son concours à la cause chrétienne, il a profité de l'instabilité de la situation pour se faire engager contre les troupes du

prétendant pour le trône et se joindre à Mouley-Mohamed. Les troupes régulières, surprises par une brusque contre-attaque de leurs ennemis alliés, se sont enfuies dans le plus grand désordre, laissant sur le terrain de nombreux morts, des armes et des munitions.

Cette nouvelle n'étant connue encore des indigènes, ceux-ci les ont causés une vive émotion, le prestige du Maghazout étant aussé gravement atteint par le détail que par la défection du vieux marabout Bou-Amama.

Dans la colonie allemande de Tanger circule une pétition au ministre des Affaires étrangères pour demander l'envoi immédiat d'un navire de guerre pouvant assurer, le cas échéant, la défense des membres de la colonie et de leurs biens.

De nombreux Marocains ont franchi la frontière algérienne, venant se réfugier à Port-Say ; ils craignent d'être razzés par les troupes du prétendant victorieux. On assure même que le commandant qui se dirige vers ce dernier et le mahalla d'Oudja.

LA VILLE ET LA RADE DE TANGER Elle n'est pas autre chose qu'une association politique. Elle ne s'occupe que de politique dans ses convocations annuelles. Elle organise des manifestations politiques, assiste des candidats, aide le gouvernement, intervient dans l'administration, se mêle de tout ce qui est de la République et « comme à tous les emplois civils et militaires », comme dit la Constitution, s'occupe d'indéfiniment avec le président du Conseil et les ministres, depuis des adresses et jusqu'à des questions. Elle a été créée par le Président de la République et le Président du Conseil.

LA FRANC-MACONNERIE ET L'ARMÉE Au sujet de la fameuse circulaire maçonnique, adressée à tous les officiers par M. le ministre de la Guerre, nous avons posé à M. Berteaux un certain nombre de questions, reprises par toute la presse, et qui furent l'objet d'une interpellation de M. Eugénie-Coste.

Ces questions sont même transformées en affirmations par plusieurs journaux des plus modérés et notamment par le Temps qui dit positivement : Il est regrettable que M. le ministre de la Guerre ait courbé l'échine devant toutes les exigences de la Franc-Maçonnerie.

Il n'est pas jusqu'à la Dépeche de Toulouse, organe radical-socialiste ministériel par excellence, qui ne lâche pied.

Elle se retire en mauvais ordre, derrière son ignorance de ce que peut être au fond l'association maçonnique, et demande à la Dépeche, c'est son droit ; mais alors, qu'elle dise et surtout qu'elle le fasse ouvertement.

Il faut reconnaître que ce n'est là qu'une mauvaise affaire. Car demander si la Maçonnerie est une association politique, c'est demander si le plume à écrire, et le Temps lui répond de plume de maître :

La préface humanitaire de la Franc-Maçonnerie n'est pas sérieuse, du moins en ce qui concerne le Grand-Orient de France. Ce n'est pas à la période où nous sommes de l'essor maçonnique que l'on peut croire que la Franc-Maçonnerie trouverait en soi des raisons suffisantes de durer au titre d'association de secours matériels. Et cela est tellement vrai que, naguère, le général Adre, voulant éconcrager dans l'armée le mouvement mutualiste, avait autorisé des confrères et permis aux officiers de se grouper pour des œuvres de mutualité. Il comprit que la mutualité militaire ne sera efficace et féconde que si elle est organisée entre officiers. Il n'avait pas songé à offrir l'astuce à s'en rapporter aux Loges.

Oui, le choix de la Franc-Maçonnerie est fait.

GRASSON DE FONTAINE Jusqu'ici, le cresson de fontaine ou même de ruisseau était réputé pour ses excellentes qualités hygiéniques, voire même curatives, et les marchands qui promenaient dans Paris leur hotte remplie de ce verdoyant légume, trouvaient des échos fréquents à leur cri traditionnel : « Cresson de fontaine pour la santé du corps à deux sous la botte ! »

Mais voici que le cresson est devenu suspect aux terribles bactériologistes. Le Dr Benjamin Lec, savant Américain, prétend que le cresson jouit d'une réputation usurpée ; à son peu de valeur comme aliment, il ajoute un remarquable pouvoir d'infection. A l'analyse bactériologique, il se révèle comme fort dangereux.

Des microbes encore des microbes ! Ces savants rendent vraiment la vie bien pénible.

LA JOURNÉE

Rien de sensationnel dans l'affaire Syvoton, où l'on apprend chaque jour chez Mme Syvoton et M. Ménard quelque nouvelle contradiction.

Le rendement des impôts pour le mois de décembre donne une diminution de 6 millions et demi par rapport à décembre 1903.

L'excédent général pour l'année 1904 est de 145 millions par rapport aux évaluations budgétaires, mais le ministre prévient qu'il y a eu un ralentissement évident dans le développement des recettes publiques.

La « Civiltà cattolica » publie un article en quel on étudie une grande importance. L'auteur invite les catholiques italiens à s'organiser, non en un parti politique proprement dit, impossible tant que le « non expedit » subsiste, mais sur le terrain social, en s'occupant de fait du gouvernement.

LA GUERRE. — Des dépêches anglaises, toutes concordantes, ont dans un important Conseil présidé, hier soir, par Nicolas II, il a été décidé :

De continuer la guerre, de renforcer de 200 000 hommes l'armée de Konopetkine, d'engager le défilé de Transalberian, et de rappeler la flotte du Nord-Océan.

Une dépêche de Tokio dit que le transfert des troupes et des batteries de Port-Arthur est terminé et que le nombre total des prisonniers est de 48 000, y compris les malades et les blessés.

La garnison russe est sortie, hier soir, de Port-Arthur. Les troupes japonaises faisaient la haie et rendaient les honneurs militaires au passage des principaux officiers.

On dément le bruit répandu par le « New-York Herald » disant que le navire amiral Rodjostvenski a touché un écueil et a coulé.

Des dépêches de Chefoo assurent que le siège de Port-Arthur a coûté 80 000 hommes aux Japonais.

Le général Nogi et le général Stessel ont enjoint d'un long entretien dans le village de Tankei.

Le général Stessel a donné ses ordres de retourner en Russie par Nagasaki.

ETRANGER. — Les élections générales en Hongrie se feront du 25 janvier au 4 février. La nouvelle Chambre se réunira le 15 février.

L'état de santé du ministre italien Tittoni qui avait inspiré, hier, de vives inquiétudes, s'est beaucoup amélioré. Tout danger paraît conjuré.

Le Parlement de Roumanie est dissous. Les élections générales se feront du 1^{er} au 11 février. La nouvelle Chambre se réunira le 23 février.

L'annexion de la Belgique est votée à New-York qu'il faudra, dit-on, toute une semaine à 48 600 hommes avec 5 000 barriques pour l'anlever et rendre la ville à la circulation.

LE PAIN DE CHEZ NOUS

— Je vais te dire. Je la voyais des fois en sortant de l'usine, des fois à la messe du dimanche — parce que j'allais toujours à la messe. Ah ben ouï ! Les camarades pouvaient rire... Je te dis que ça m'a empêché d'être jeté en bas des ponts plus de cent fois, cette idée qu'il avait un bon Dieu !

— Rose y croyait aussi. Nous nous parlions quelquefois devant l'église. Elle n'avait plus ses parents et vivait avec sa fiancée, une ancienne amie de sa famille qu'elle appelait « mère ». Tu dis que les filles sont effrontées, ici ? Si tu avais vu Rose, comme elle était toujours réservée et gentille ! Elle avait en avant un dégrè de ce Paris... Elle me parlait de la campagne qu'elle n'avait jamais vue et où l'on doit respirer si bien !

Gringoire essaya de remplir les poumons d'air. Ce fut l'air fade de la salle qui vint. Il fit une grimace et continua :

— Je n'ai jamais eu de veine, vois-tu ! Un beau jour j'ai plus vu Rose à l'usine, ni nulle part. Elle ne m'avait jamais dit où elle allait ; je n'ai pas pu la retrouver. C'est alors, vois-tu, que j'ai commencé d'être malheureux en diable ! L'usine, les camarades me cherchaient étonnés, parce que tu comprends ? Je n'étais pas aussi généralement qu'eux. Il y en avait qui se vantaient de faire les porte-monnaie, les dimanches... Ouï, faire les porte-monnaie, ça veut dire voler dans la poche des gens sans qu'ils s'en aperçoivent. Bref, je devais malade, l'événement de partir et je ne savais pas où aller.

usine me faisait tourner les sangs. Un soir que j'avais dit aux autres qu'il m'égouttaient, ils m'ont attendu à un coin de rue et s'y sont mis à cinq pour m'assommer. Quand ils ont été partie, je n'ai jamais pu me relever. — Un bonhomme a passé ; il m'a marché dessus ; il a crié, on est venu, on m'a conduit au poste, puis à l'hôpital, et... finie l'histoire, mon copain !

— Je vas te dire le mienne, murmura Jean-Marie.

Alors, avec des arrêts d'émoi et de souffrance, il commença, lui aussi, à parler et tout doucement à mi-voix, le tête penchée vers lui, dans la banalité si triste de cette salle d'hôpital où, sur le coffre blanc de la Sœur de charité mettait un peu de consolation, il lui conta sa vie...

— Ensuite, tous deux se tendirent la main et simplement, sans phrase, avec un regard et un sourire, scellèrent leur pacte d'amitié.

Trois semaines après, le docteur-professeur Duval, défaisait les bandages qui entouraient la jambe du numéro quarante-et-un, cométieta que, contre toute espérance, les blessures s'étaient cicatrisées et que, d'ores et déjà, on pouvait considérer la guérison comme certaine.

heureux, devant nos cures les plus merveilleuses, nous devons nous souvenir de ce mot d'un grand gaillard et d'une grande fine : « Je le pansai ; Dieu le guérit. »

RUE DU CLOS-FLEURI, N° 84 Etrange, vraiment, cette petite rue du Clos-Fleuri, plus banquette que faubourg, où les femmes bésigent parfois à passer un plein midi, et où bien des hommes courageux ne s'aventurent jamais, sans une petite anxiété, à la suite tombée.

Petites maisons à deux ou trois étages, assez pauvrement bâties, avec des terrasses vagues tout autour, en guise de jardins ; guinguettes mal famées où les violons grincent le bal bien tard dans la soirée ; débits de vin et d'eau-de-vie d'où sortent, vers le matin, des ouvriers débraillés et, sous le luminaire douteux des bocs de gaz, quand les agents de ville se sont éloignés, à miauler, des ombres perfides qui se glissent vite, vite et disparaissent dans les chantiers abandonnés d'un terrain en démolition.

C'est n'était pas la nuit encore, 6 heures sonnait à l'horloge de Montrouge. Dans la rue très déserte, trois hommes passaient, causant à demi-voix. Ils n'avaient point les allures parisiennes ; leurs habits poussiéreux et tachés de boue témoignaient d'un long voyage ou de routes détremées par cette pluie de mars qui tombait froide, par endroits, le feu noir de leurs chapeaux déformés traînaient des ténues verdâtres. Ces hommes portaient sur leurs épaules des essies de bois verni.

— Rien à faire dans ce Paris de malheur ! grommela l'un d'eux en regardant les maisons fermées et les petites boutiques de bric-à-brac qui moutaient, de distance en distance, leurs maigres devantures.

— Rien à faire... comme vents, du moins ! reprit le second avec un mauvais sourire au coin des lèvres ; ils ont des articles bon marché bien plus chers que les autres ; mais ce serait étonnant tout de même que dans une ville comme celle-ci, on ne rencontrât pas quelque imbécile à gruger !

— Nous se serions jamais venus à Paris si vous aviez voulu me croire, riposta le troisième ; les gens y sont rusés et malins plus qu'ailleurs ; il faut être bien plus soigneux encore que nous ne le sommes pour les voler ! La preuve, c'est que nous sommes allés depuis trois jours sans avoir fait un soula affaire. Moi, toujours ! Je repars demain matin ! Ça ne va plus !

La main du premier des interlocuteurs se posa tout à coup, très lourde, sur l'épaule de l'homme qui venait de parler :

— Tais-toi ! lui siffla-t-il à l'oreille, et regarde !

Des yeux il indiquait une toute petite maison, isolée dans les terrains vagues, et dont une fenêtre du rez-de-chaussée venait de s'ouvrir.

Un intérieur, si modeste soit-il, révèle la main et le goût d'une femme : l'échiquier de la lampe était fait d'arques enroulées, un papier froissé ; au-dessus d'une petite table de drap de couleur bleue, deux photographies s'encadraient de rigoureux cadres de velours ; sur la table, enfin, un milieu de petits bords de soie et de tiges en fil de fer, les ciseaux de la fleuriste s'attachaient coquettement d'un joli ruban bien passé dans des anneaux d'os.

La jeune fille s'était agenouillée devant l'ouverture du poêle et se chauffait les mains à la chaleur des derniers morceaux de coke ; tant que la feu brûlait, elle n'avait cessé de trop parler ; il lui semblait que ces petits charbons brûlants étaient une compagnie, et, très enfant, quand ils furent prêts à s'éteindre, elle mit à souffler de toutes ses forces, s'empressant les cheveux de cendres — pour les ramasser.

Tout à coup, près de la fenêtre, elle crut entendre des pas étouffés, des chuchotements ; très effrayée, elle écouta, sans bouger d'abord, des battements de cœur lui coupant la respiration ; et, très distraitement, elle entendit cette phrase, prononcée entre-haut et bas d'un ton impatient :

— Encore un cri, vous êtes morte !

(A suivre.)

MAISONNETTE D'ÉCOLE

(Droits de traduction et de reproduction réservés.)